

Article

« Le Livre en mouvement : du *Libraire* au *Semestre* »

Louise Frappier

Études françaises, vol. 29, n° 1, 1993, p. 61-75.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/035895ar>

DOI: 10.7202/035895ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Le Livre en mouvement: du *Libraire au Semestre*

LOUISE FRAPPIER

Un livre n'est rien qu'un petit tas de feuilles sèches, ou alors une grande forme en mouvement: la lecture.

Jean-Paul Sartre, *Situation I*, p. 36.

«Le livre est-il, pour le texte de fiction, dans le texte de fiction, un objet comme un autre?», s'interroge Philippe Hamon dans un article intitulé «La bibliothèque dans le livre¹». Comment lire la présence de livres, d'une bibliothèque, à l'intérieur même du texte romanesque? Les mots *livre* et *bibliothèque*, poursuit Hamon, «en tant que métatermes, installent d'emblée une certaine distance — ou proximité — critique à l'intérieur même de l'œuvre²». Ces objets, parce qu'ils apparaissent au sein du texte littéraire, lui donnent une sursignification et, plus qu'un meuble ou une partie de mobilier, se transforment en miroir. Par la mise en scène de l'objet-livre *dans* le livre, le texte littéraire s'interroge lui-même. Ce procédé de réflexion de la littérature sur elle-même constitue, comme l'a souligné Robert Major, «une intertextualité d'un autre niveau que la simple conscience littéraire d'un narrateur

1. Philippe Hamon, «La bibliothèque dans le livre», *Interférences*, n° 11, janvier-juin 1980, p. 9.

2. *Ibid.*, p. 9.

omniscient qui multiplie les citations³». Tout texte est réflexif et reproduit une certaine idée de la littérature. Mais le livre qui est à lui-même son propre sujet s'avère doublement réflexif par ce miroir placé à l'intérieur de lui-même : c'est le livre qui se désigne du doigt, Narcisse contemplant son reflet...

En littérature québécoise, il est une œuvre qui se caractérise par cette fascination introspective, une œuvre qui se révèle une perpétuelle interrogation face au livre. Les romans de Gérard Bessette sont de ces récits spéculaires où la présence du livre est récurrente et particulièrement importante. L'étude de la représentation du livre dans les romans de cet auteur s'avère d'autant plus intéressante que la notion même de livre y est omniprésente à tous les niveaux de l'œuvre : *le Libraire*, *l'Incubation* et *le Semestre*, en particulier, non seulement mettent en scène le livre dans le discours (par des citations, par cette intertextualité qui fonde le texte littéraire), mais aussi en font un véritable *personnage* de la diégèse. Or, si l'on en croit André Belleau, ce phénomène est plutôt rare dans notre littérature :

La fonction de la référence littéraire, dans la plupart de nos romans, demeure essentiellement discursive, énonciative [...]. L'impossibilité de faire d'un écrivain, d'un livre, d'une expérience de lecture de véritables performants diégétiques alors que nos romans sont saturés de références littéraires — pensons à Ducharme — nous renvoie, à mon avis, au statut concret de la littérature dans notre société⁴.

Les romans de Gérard Bessette représentent ainsi un excellent exemple des enjeux que pose l'inscription du livre à l'intérieur d'une œuvre littéraire en nous livrant chacun une représentation du livre particulière, mais qui s'insère dans une logique et un mouvement cohérents. Il s'agira, dans les pages qui suivent, d'analyser le statut et la fonction du livre tel qu'il apparaît dans ces œuvres, et ce, à travers toutes les significations que véhicule le terme même de « livre ».

Le libraire, publié en 1960, s'ouvre sur l'arrivée d'Hervé Jodoin à Saint-Joachim où il a obtenu une place de libraire à la librairie de Léon Chicoine par l'entremise d'un ancien compagnon de collège. Les livres de la librairie de Saint-Joachim font l'objet d'une étrange ségrégation, d'une distinction très nette figurée par deux espaces différents : le rayon des livres

3. Robert Major, *Jean Rivard ou l'Art de réussir. Idéologies et utopie dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*, Sainte-Foy, les Presses de l'Université Laval, 1991, p. 152.

4. André Belleau, « Code social et code littéraire dans le roman québécois », *l'Esprit créateur*, XXIII: 3, automne 1983, p. 28.

« profanes » situé dans la librairie même à côté des trois autres rayons (articles religieux, papeterie, joujoux et cartes de souhait), et le capharnaüm, « pseudo-placard » « qui se dérobe derrière une porte apparemment condamnée de l'arrière-boutique⁵ ». Le comptoir des livres offre, bien entendu, des ouvrages approuvés par les autorités religieuses et le capharnaüm est l'autre des livres dangereux, « à ne pas mettre entre toutes les mains » (L,24). D'emblée, Jodoin affiche très clairement son indifférence envers les livres qu'il traite d'ailleurs de « rossignols », vocable peu flatteur qui souligne le peu d'intérêt et de valeur qu'il leur concède. Ce désintérêt de Jodoin vis-à-vis du livre est également souligné par le fait que souvent, à la librairie, il somnole devant un livre ouvert dont il « ne tourne jamais les pages » (L,67). C'est que Hervé « ne li[t] plus depuis assez longtemps » (L,12), bien qu'il fût, autrefois, un grand lecteur. Mais la lecture appartient désormais au passé, à un passé où l'on soupçonne la place essentielle, primordiale qu'ont occupée les livres. Notre libraire affecte maintenant une attitude blasée et se targue de ne plus s'intéresser à la littérature. Tous ses gestes, toutes ses paroles se veulent des actes d'indifférence envers le livre. Lorsqu'un ancien condisciple, Martin Nault lui demande : « Tu aimes toujours les livres ? », Jodoin lui répond, en « esquissant une moue d'indifférence », que « les livres brûlaient moins longtemps que le charbon, mais que, faute d'autre combustible, il [lui] arrivait de [s']en servir » (L,23). Au-delà du mot d'esprit, il est permis de voir, dans cette réplique, une tentative de la part de Jodoin de faire du livre un objet sans contenu, un simple « combustible » de mauvaise qualité. Le livre est ainsi réduit à sa substance première, la feuille, le papier, l'arbre dont il est issu. Représenté et conçu comme « matière », privé de texte, il n'est alors qu'un objet négligeable et inutile. L'entité « livre » est scindée, par Jodoin, en deux parties distinctes qui nous ramènent à l'équivoque du mot « livre » soulignée par Nicole Robine. En effet, le terme « désigne à la fois un matériau support de signes et le contenu intellectuel que véhiculent ces signes, c'est-à-dire à la fois le signifiant et le signifié⁶ ». « Livre » nomme à la fois l'objet et le texte, le volume et l'œuvre, et c'est par l'acte de lecture que l'objet devient texte, que le volume devient œuvre. L'objet-livre et son usage participent tous deux à la constitution du livre :

5. Gérard Bessette, *le Libraire*, Montréal, CLF Poche Canadien, 1968, p. 36. Nous renverrons dorénavant directement à cette édition dans le corps du texte.

6. Nicole Robine, « La lecture », dans *le Littéraire et le social*, sous la direction de Robert Escarpit, Paris, Flammarion, « Champs », 1970, p. 221.

«L'auteur écrit pour être lu et le livre n'existe qu'à partir du moment où il est lu, à partir du moment où le signifiant devient signifié par l'intermédiaire du décodage et du décodeur⁷.» Jodoin, en transformant le livre en combustible, évacue son usage — la lecture — et, par conséquent, le dépouille de son sens. Le livre n'est ici qu'un signifiant dépourvu de son signifié, le support d'un sens nié.

L'attitude de Jodoin envers le livre et la littérature semble d'une morne indifférence, d'un flegme généralisé, d'une indolence consommée. Et pourtant... Lorsque Léon Chicoine lui révèle l'existence du capharnaüm, le comportement de Jodoin change radicalement: sa belle indifférence s'écroule. Juste avant d'y pénétrer pour la première fois, il doit s'envoyer «incontinent» un solide coup de scotch dans le nez pour se donner «du cœur au ventre» (L,44). C'est que l'aspect du capharnaüm n'est pas des plus rassurants. Hervé Jodoin nous le décrit en ces termes: «De l'intérieur on prendrait ledit capharnaüm pour un caveau, avec ses murs de blocs de ciment sans fenêtre ni soupirail et sa vague odeur de moisissure. Un lieu lugubre en somme dont ni les rangées de livres alignées le long des rayonnages, ni le gros lustre à globe laiteux ne parviennent à effacer l'aspect rébarbatif» (L,44). Les livres sont ainsi reclus, prisonniers de ce capharnaüm «à la porte toujours cadennassée» (L,25). Ce lieu sinistre est d'emblée comparé à un «caveau», c'est-à-dire à une construction souterraine pratiquée dans un cimetière et servant de sépulture. Les termes abondent pour décrire les caractéristiques funèbres de l'endroit: «odeur de moisissure», «pièce poussiéreuse et mal éclairée», «aspect rébarbatif», etc. Le capharnaüm-caveau est ainsi un lieu d'inhumation qui garde en son sein, tel un tombeau, des livres poussiéreux et inertes.

La fonction de sépulture associée au caveau évoque non seulement le processus d'ensevelissement du corps défunt, mais aussi toutes les formalités religieuses et les cérémonies sacrées qui l'accompagnent. L'objet inhumé est ainsi sacralisé, appartenant dès lors à l'interdit, au tabou, à l'inviolable. Le livre du capharnaüm, bien que prisonnier, est donc revêtu d'un caractère sacré qui le met dramatiquement en opposition avec les livres «profanes» du comptoir des livres de la librairie⁸. Si les livres du capharnaüm sont mystérieux par l'aura de sacralité qui les entoure, ils le sont également par l'opacité et l'impénétrabilité qui les enveloppent en l'absence

7. *Ibid.*, p. 221.

8. Le qualificatif «profane» est bien entendu employé, à un premier niveau, en contraste avec les «livres de piété» vendus au rayon des «articles religieux» de la librairie.

de lecture. Car on lit très peu dans *le Libraire*, bien que ce roman ne parle que du livre. L'acte de lecture n'est jamais consommé devant nous; aucun passage d'une lecture en cours ni aucune phrase n'est délibérément et explicitement citée dans le texte. Or, la citation «fait retentir la lecture dans l'écriture⁹», écrit Antoine Compagnon, et en l'absence de lecture et de citation, le contenu des livres (le texte) nous est inaccessible, les livres demeurent des objets impénétrables et muets. Le livre, parce qu'il n'est pas lu, est, à l'image du capharnaüm de Léon Chicoine, jalousement gardé, hermétique et insondable; il est un espace de parole circonscrite, étouffée, réduite au silence et à l'immobilité, comme Jodoin qui, lui aussi, «semble craindre, plus que tout au monde, la parole et le mouvement¹⁰».

Il nous apparaît que cette séquestration des livres est ce qui provoque chez Jodoin des réactions aussi vives. Lorsque Chicoine lui confie la vente des livres du capharnaüm, Jodoin, de son propre aveu, perd pied: il s'émeut et se lance dans une tirade exaltée qui se termine par une poignée de main solennelle avec le sieur Chicoine. Honteux de cette démonstration d'enthousiasme qui rompt avec son indifférence affichée, Jodoin sort toutefois du capharnaüm avec, «pour la première fois depuis des mois, à moins que ce ne fut des années», «la naïve impression qu'[il] pouvai[t] encore servir à quelque chose; remplir un rôle utile» (L,49). Si Jodoin est si ému, c'est qu'il se sent investi d'une mission: rendre accessibles ces œuvres ostracisées, *délivrer* les livres du capharnaüm, les faire lire et, par conséquent, dévoiler leur Texte. L'ouverture du livre n'est possible que par l'ouverture du capharnaüm. La vente de *l'Essai sur les mœurs* à un jeune collégien symbolise cette ouverture. En vendant *l'Essai*, qui est le livre dans lequel s'abîment tous les autres livres, Jodoin a délivré le Livre de son caveau. Par l'action libératrice de la lecture, le Livre vit alors une véritable renaissance. *Le libraire* de Bessette illustre ici, dans toute sa beauté métaphorique, la théorie de Maurice Blanchot sur la lecture:

Le livre qu'on exhume, le manuscrit qui sort de la jarre pour entrer dans le plein jour de la lecture, ne naît-il pas, par une chance impressionnante, à nouveau? [...] Il y a, dans la lecture, [...] quelque chose de vertigineux qui ressemble au

9. Antoine Compagnon, *la Seconde Main ou le Travail de la citation*, Paris, Éditions du Seuil, 1979, p. 27.

10. Jacques Allard, «*Le libraire* de Gérard Bessette ou comment la parole vient au pays du silence», *les Cahiers de Sainte-Marie*, 4, avril 1967, p. 53.

mouvement déraisonnable par lequel nous voulons ouvrir à la vie des yeux déjà fermés¹¹.

Car «l'œuvre verbale» n'est pas comme «l'œuvre plastique»: «la statue qu'on déterre et qu'on présente à l'admiration, n'en attend rien, n'en reçoit rien, paraît plutôt arrachée à son lieu.» Mais «qu'est-ce qu'un livre qu'on ne lit pas? Quelque chose qui n'est pas encore écrit¹²».

Sans la lecture le livre est là, mais l'œuvre est encore cachée, absente peut-être radicalement, dissimulée en tout cas, offusquée par l'évidence du livre, derrière laquelle elle attend la décision libératrice, le *Lazare, veni foras*. Faire tomber cette pierre semble la mission de la lecture: la rendre transparente, la dissoudre par la pénétration du regard qui, avec élan, va au-delà¹³.

La lecture est résurrection du Livre, «l'espérance d'une résurrection des corps dans le corps glorieux des mots¹⁴». Elle permet à l'œuvre l'affirmation de sa propre existence, et c'est cette affirmation que Jodoin rend possible, non en lisant lui-même — il y a renoncé —, mais en permettant l'acte de lire. Jodoin, qui traite le livre en objet et feint de ne pas s'y intéresser, se fait toutefois l'instrument de sa libération. Sa relation avec le livre est ainsi extrêmement ambivalente, relation faite d'attraction et de répulsion, d'indifférence et d'exaltation, de crainte et d'admiration, et symbolisée, comme le suggère Gérard Bessette lui-même dans *Mes Romans et moi*, par cette «librairie à deux niveaux (au sens propre) dont l'un (le capharnaüm) est souterrain et comme refoulé», reflétant ainsi «la scission affective du héros vis-à-vis des livres¹⁵». Mis en scène dans deux espaces différents, le livre est dédoublé par Jodoin, dont l'ambivalence des sentiments et la conduite paradoxale témoignent d'une véritable pulsion schizophrène. La réification du livre chez Jodoin n'a pour effet que de souligner davantage sa puissance: pourquoi le représenter de façon incomplète, si ce n'est pour diluer son pouvoir, émousser la crainte qu'il inspire et conjurer le danger qu'il représente! Après avoir «ouvert» le capharnaüm, résistant à l'incroyable pouvoir d'attraction du livre, Jodoin s'en débarasse, l'expédie à Montréal et se bâtit une confortable vie sans histoire ni passion. Il fuit le livre, mais, ce faisant, le remet en

11. Maurice Blanchot, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, «Folio/Essais», 1988, pp. 253-254 et 257.

12. *Ibid.*, pp. 253-254.

13. *Ibid.*, pp. 256-257.

14. Danièle Sallenave, *le Don des morts. Sur la littérature*, Paris, Gallimard, 1991, p. 175.

15. Gérard Bessette, *Mes Romans et moi*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1979, p. 86.

circulation. L'ambivalence de Jodoin envers le livre se confirme à travers ce comportement contradictoire.

Lui qui ne lit plus et affecte de ne voir dans le livre qu'un combustible ne fait qu'un avec les livres: « C'est vous, les livres? », lui demande le camionneur qui, à la fin du roman, doit le conduire à Montréal. Jodoin lui répond alors qu'en effet, « les livres, c'était [lui] » (L,146). Cette identification aux livres, qu'assume Jodoin lui-même, apparaît dès le début du récit. Sa chambre n'a-t-elle pas les proportions d'une feuille de papier, « onze pieds sur huit et demi exactement¹⁶ », comme l'a relevé Gilles Marcotte? N'est-elle pas, cette chambre, la page où s'inscrit l'écriture de Jodoin, tous les dimanches, dans la construction de ce livre qui nous est donné à lire? « Jodoin *est* sa chambre qui *est* une feuille de papier »; « n'existant que par l'écriture¹⁷ », Jodoin ne nous est accessible qu'à travers la rédaction de ce journal intime que constitue *le Libraire*. Chez lui, la lecture est de l'ordre du passé, mais l'écriture est au présent. Jodoin pratique ainsi la littérature tout en feignant de s'en désintéresser. Il incarne cet écrivain moderne que Maurice Blanchot décrit comme un être « acharné à écrire contre l'écriture, « homme de lettres plaidant contre les lettres », puis s'enfonçant dans la littérature par espoir d'en sortir, puis « ne cessant plus d'écrire parce que n'ayant plus la possibilité de rien communiquer¹⁸ ». La pratique du journal intime permet à Jodoin d'écrire tout en échappant au livre et à la littérature.

Au livre du capharnaüm se juxtapose ainsi une autre forme du livre, le journal intime élaboré dans le quotidien, réservé aux seuls yeux de l'auteur, un ouvrage privé destiné non pas à être publié, mais à demeurer à l'état de manuscrit. Cette ébauche de livre, cet « avant-livre » ne constitue pas un livre: « L'écriture n'est pas le livre, c'est le dehors où s'énonce pleinement l'impossibilité du livre dans une société clivée¹⁹. » Ce livre qui n'en est pas encore un, présent au niveau du discours, véhicule de la narration, se présente comme un texte sans couverture ni reliure, un cahier mais non un *volume*. Il est, à l'opposé du livre-objet de la diégèse, un texte sans support livresque: au livre sans texte du capharnaüm est

16. Gilles Marcotte, *le Roman à l'imparfait*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, « Typo essai », 1989, p. 57.

17. *Ibid.*, p. 57.

18. Maurice Blanchot, *le Livre à venir*, Paris, Gallimard, « Folio/ Essais », 1959, pp. 255-256.

19. Jean-Jacques Hamm, « Le dehors et le dedans », dans *Lectures de Gérard Bessette*. Actes d'un colloque tenu à Queen's University les 7 et 8 novembre 1980, textes réunis par J.-J. Hamm, Montréal, Québec/Amérique, 1982, p. 77.

ainsi opposé le texte *hors* du livre. L'un est le double inversé de l'autre, son complément. Voilà qui forme un contraste saisissant: deux formes du livre sont présentées qui, à elles deux, constituent l'intégralité du livre. Le livre, dans le *Libraire*, est ainsi toujours incomplet, fragmenté: on ne le présente jamais dans son entièreté.

Lagarde, le narrateur de *l'Incubation* (roman publié en 1965), nous apparaît d'emblée comme l'émule d'Hervé Jodoin. Tous deux accomplissent des fonctions similaires en des lieux qui présentent d'indéniables ressemblances qu'aucun commentateur, à notre connaissance, n'a relevées. Lagarde est, non pas libraire, mais bibliothécaire à la Sir Joshua Roseborough Memorial Library de l'Université de Narcotown, bibliothèque qu'il désigne le plus fréquemment par le terme « catacombes ». Voilà qui nous rappelle inévitablement le « capharnaüm-caveau » du *Libraire*. Dans ces deux romans, le lieu d'entreposage des livres est métaphorisé et transformé en une sorte de nécropole sombre, profonde et empreinte d'une incontestable majesté. Tout comme dans le *Libraire*, les livres de *l'Incubation* gisent comme des momies dans leur tombeau. Lugubre et funèbre, avec sa « table dévernie », ses « jaunissants catalogues » et ses livres « poussiéreux²⁰ », la Bibliothèque accumule les signes de décrépitude. D'ailleurs, seul « l'antédiluvien le préhistorique Weingerter » (I,48) la fréquente assidûment. Il est le seul à fouiller dans ces bouquins, le seul à les lire et à les ouvrir. Autrement, les livres de *l'Incubation* demeurent, comme ceux du *Libraire*, non lus et fermés. Sans titre ni auteur, ils apparaissent comme des blocs impénétrables, de simples *volumes* dont le contenu nous est inaccessible. Cette déification du livre est visible dans le fait que la Bibliothèque n'est qu'un espace: elle ne se transforme jamais en bibliothèque au sens de catalogue, de répertoire, de collection de titres. Elle est le lieu d'un savoir inutile et inutilisé, un endroit déserté dans lequel ne traînent que quelques ombres à demi mortes qui ajoutent à l'atmosphère sinistre de l'endroit.

Le livre occupe ainsi un espace souterrain et funèbre qui devient également « claustrigène » par l'utilisation de la métaphore du « labyrinthe ». Lagarde, en comparant la Bibliothèque à un labyrinthe, la transforme en impasse, en prison, car le labyrinthe est essentiellement un entrecroisement de chemins, un enchevêtrement complexe de sentiers sans issue. Lieu clos et hermétique qui ne laisse presque aucune possibilité d'évasion, la Bibliothèque est étouffante non seulement par

20. Gérard Bessette, *l'Incubation*, Montréal, Québec/Amérique, « Littérature d'Amérique », 1979, pp. 124-125. Dorénavant, désigné par le sigle I, suivi de la page.

l'impression de clausturation qui s'en dégage, mais aussi par l'effroyable quantité de livres qui l'envahit, accumulation qui a pour conséquence des « problèmes de stockage » « insolubles affolants claustrogènes » (I,28). Affligé d'une croissance incontrôlable, le livre déborde des cloisons de la Bibliothèque, s'approprie l'espace et contamine le campus tout entier :

l'université elle embourbée empêtrée par ce flot ininterrompu de bouquins alimenté par l'écrasante générosité américaine avait dû à deux reprises remodeler transformer chambarder ses rayonnages puis en désespoir de cause entreprendre l'érection l'ajout d'une aile qui allait malheureusement compromettre l'équilibre l'harmonie architecturale de la bibliothèque (l'architecte paysagiste disait même : de tout le campus, mais c'était un pisse-vinaigre, attendu que ledit campus depuis une couple de décennies se « développait » catastrophiquement champignonnait à hue et à dia, travaillé écartelé par une implacable incontrôlable crise de croissance, comme atteint d'un déséquilibre glandulaire qui menaçait d'aboutir à un gigantisme tératologique (I,29).

Le Livre prolifère d'une façon anarchique : il se multiplie, telle une tumeur, grignotant tout l'espace ambiant. « Cette monstrueuse accumulation de bouquins » (I,62) apparaîtrait dès lors cauchemardesque et scandaleuse pour les personnages de *l'Incubation* par la confusion et le désordre qu'elle provoque. La Bibliothèque devient un lieu désordonné, « capharnaümnesque », car le livre résiste au rangement : toute tentative de classification est vouée à l'échec²¹. Le bibliothécaire, coincé dans la Bibliothèque, est condamné à « classer ficher indexer » des volumes innombrables, dont le flot ne se ralentira jamais. Submergé par les livres, il est enfermé dans une « éternelle classification », prisonnier d'un cercle perpétuel et sans issue, condamné à répéter inlassablement les mêmes gestes. L'image du cercle rejoint ici celle du labyrinthe. Celui qui pénètre dans la Bibliothèque est contraint, tel Sisyphe, à un éternel retour, à un continu et interminable recommencement.

Des analyses précédentes du *Libraire* et de *l'Incubation*, nous pouvons tirer les constatations suivantes. Parmi les

21. Patricia Smart, dans une remarquable étude de *l'Incubation*, affirme pourtant que dans ce roman, les livres « sont des objets morts, poussiéreux, qui se plient sans résistance à l'opération ordonnatrice » (« Relire l'Incubation », postface de *l'Incubation*, Montréal, Québec/Amérique, « Littérature d'Amérique », 1981, p.182). Comment peut-il en être ainsi alors que la prolifération même des livres résiste à toute entreprise d'ordonnance : le méticuleux Weingarter se demande même quand on allait « répertoire cataloguer indexer enfin, ce ne serait pas trop tôt, ce monceau hideux stagnant » (Gérard Bessette, *op. cit.*, p. 62).

schèmes imaginaires relatifs au « livre » qui soustendent ces romans, celui du tombeau s'impose avec évidence: l'objet-livre repose, en attente, dans un espace souterrain, clos et funèbre. Remarquons que le livre n'est défini et décrit dans ces romans qu'à travers la description de l'espace qu'il occupe: on ne parle du livre que par l'intermédiaire obligé du lieu où il est confiné. Et tout l'écart qui se creuse dans le passage du *Libraire* à *l'Incubation* est essentiellement d'ordre quantitatif: à la parcimonie du *Libraire* s'oppose la surabondance de *l'Incubation*. Mais dans les deux romans, le livre n'est qu'un objet sans texte et sans lecteur. Les personnages de ces romans s'efforcent de neutraliser le livre par l'inhumation, par cette réification qui fait du livre un simple volume, une portion d'espace, un objet dont la temporalité est occultée au profit de la spatialité. Et le livre de *l'Incubation*, fort d'une incontrôlable prolifération, souligne et amplifie d'autant plus cette spatialité du livre qu'il envahit et s'approprie l'espace narcotownien.

Le Semestre, paru en 1979, représente, à ce niveau, une rupture radicale dans l'œuvre de Gérard Bessette: l'affirmation du livre et de sa présence ne passe plus par l'exploitation d'un espace (librairie ou bibliothèque). Non plus isolé dans un endroit clos et hermétique, il se dégage de son espace physique et se met à circuler d'une main à l'autre. Cette libération est perceptible non seulement par l'occultation de l'espace même qu'il occupe le livre, mais aussi, et surtout, par l'oblitération du livre-volume au profit du *texte* du livre. Dans *le Semestre*, le livre transcende l'espace physique (et diégétique) pour investir l'espace du discours. Il est présent non seulement comme élément central de la diégèse (comme dans *le Libraire* et *l'Incubation*), mais aussi comme constituant du discours. Ce livre, à la fois performant diégétique et discursif, est le roman *Serge d'entre les morts* de Gilbert La Rocque qui participe activement à la constitution du *Semestre*. Cette inscription de *Serge* dans *le Semestre* s'accomplit essentiellement par la citation: tout *le Semestre* est parsemé de passages du roman de La Rocque. Œuvre hybride où discours et métadiscours s'entremêlent, *le Semestre* est à la fois la narration du dernier semestre d'Omer Marin, professeur de littérature québécoise à l'Université de Narcotown, et une analyse psychocritique très approfondie du roman de Gilbert La Rocque. Marin nous livre donc les résultats de ses analyses psychocritiques, avec force citations du livre étudié²². Or, « la citation tente de reproduire dans l'écriture une passion

22. Sur la portée critique de l'analyse de *Serge d'entre les morts* dans *le Semestre*, voir Réjean Robidoux, « Gérard Bessette, lecteur de Gilbert La Rocque », dans Donald Smith, *Gilbert La Rocque: l'écriture du rêve*, Montréal, Québec/Amérique, 1985, pp. 89-102.

de lecture²³». *Le semestre* voit ainsi l'apparition d'un nouveau type de personnage, absent jusqu'ici des précédents romans de Bessette: *le lecteur*. La lecture de *Serge* est l'acte par lequel les personnages principaux de l'œuvre, Omer Marin et Sandra Karolanski, se découvrent et se dévoilent, le moteur et l'origine de leur propre histoire. La lecture est ainsi vécue comme une expérience troublante, vertigineuse: «Savez-vous ce que j'ai fait la nuit dernière? J'ai pris une amphétamine et j'ai relu *Serge* d'un bout à l'autre... quelle expérience! un vertige... le mouvement perpétuel²⁴». *Le semestre* se différencie ainsi du *Libraire* et de *l'Incubation* en ce sens qu'il se présente comme une vaste mise en œuvre de l'acte de lecture.

Il semble que la représentation du livre dans les romans de Gérard Bessette suit une tangente semblable à celle décrite par André Belleau dans *le Romancier fictif*. D'après Belleau, à partir des années soixante, la représentation de l'écrivain dans le roman québécois change radicalement: «Chez les plus notables représentants du roman québécois actuel, l'écrivain apparaît moins comme un objet d'abord repérable dans la substance narrative que comme le principe et la forme constitutifs avoués du discours. [...] L'insistance porte désormais non pas sur l'écrivain en situation dans le récit mais sur l'écrivain en situation d'écriture²⁵». La représentation du livre dans les romans de Gérard Bessette suit une évolution semblable: le livre passe d'une condition d'objet de discours (avec *le Libraire* et *l'Incubation*) à une position dynamique dans le discours (avec *le Semestre*). D'objet-signifié, il devient texte-signifiant. L'insistance porte désormais sur le livre en situation de lecture, ouvert et déployé dans le discours. Et étrangement, le soudain usage que l'on fait du livre (sa lecture) coïncide avec la disparition des métaphores sépulcrales liées au livre. Non plus refoulé et immobilisé dans un tombeau, le livre émerge de terre et circule librement. Ainsi, le livre, chez Bessette, doit être lu pour exister en tant qu'œuvre. La non-lecture du livre le condamne à la stagnation, à l'immobilité, au marasme. Omer Marin craint d'ailleurs que sa propre production littéraire ne subisse un sort semblable:

peut-être aussi que vingt ou trente ans après mon incinération
personne ne lira plus mes bouquins alignés comme des rossignols

23. Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 27.

24. Gérard Bessette, *le Semestre*, Montréal, Québec/Amérique, « Littérature d'Amérique », 1979, p. 81. Dorénavant, désigné par le sigle S, suivi de la page.

25. André Belleau, *le Romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1980, p. 15.

sur les rayons catacombeux d'une bibliothèque, nul chercheur-chercheuse ne consultera-feuilletera jamais mes manuscrits (empilés poussiéreusement dans un cagibi consacré aux collections spéciales) (S,133. Nous soulignons.)

Le sort des livres non lus est celui des livres du capharnaüm du *Libraire* et de la Bibliothèque de *l'Incubation*. La lecture, par contre, est l'ouverture du « volume ». Elle « exhume, ranime, et fait bouger le cadavre sous nos yeux ; une opération mystique a lieu²⁶ ». Le livre, fermé sur lui-même, est éventré, conquis, offert au regard : « le repliement vierge du livre, encore, prête à un sacrifice dont saigna la tranche rouge des anciens tomes ; l'introduction d'une arme, ou coupe-papier, pour établir la prise de possession²⁷. » L'acte de citer dissèque le texte, le parcellise, brise sa belle homogénéité, car elle vise la possession, le vol de l'écriture : « Tandis que l'énonciation est un procès d'appropriation de la langue, la citation est un procès d'appropriation du discours, du *Fonds littéraire* comme l'appelait Mallarmé²⁸. » Or, cet acte n'est pas innocent : il appelle un commentaire, il est le signe d'une démarche herméneutique, car « citation et commentaire sont les deux faces d'un même phénomène²⁹ ». Lecture et critique, dans *le Semestre*, sont inextricablement liées : Omer Marin cite *Serge* pour l'analyser, le commenter, le critiquer. Marin se décrit d'ailleurs lui-même comme un commentateur : « vieux marin naviguant depuis un tiers de siècle sur une mer de papier et de paroles commentant d'autres paroles qui présentaient-décrivaient des personnages imaginaires » (S,66-67).

Dans *le Semestre*, le commentaire envahit le texte. Mais alors que la prolifération du livre dans *l'Incubation* était source d'angoisse pour les personnages, l'abondance du discours critique est la manifestation d'une activité créatrice fertile, car cette parole du commentaire, discours sur un discours, est invention : « le personnage-narrateur écrit (invention) pour parachever sa lecture des œuvres d'autrui (critique)³⁰ ». En ce sens, l'œuvre de fiction et l'œuvre critique sont toutes deux « de la littérature » pour Omer Marin : « lorsque je fais (censément) de la critique (psycho-) quelle différence y a-t-il entre

26. Tom Conley, « *De Capsula Totoe: Lecture de Montaigne* », *l'Esprit créateur*, « Imaginary Libraries. The Book in the Text », XXVIII: 1, printemps 1988, pp. 18-19.

27. Stéphane Mallarmé, « Quant au livre », dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1945, p. 381.

28. Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 360.

29. *Ibid.*, p. 162.

30. Lucien Dällenbach, *le Livre et ses miroirs dans l'œuvre romanesque de Michel Butor*, Paris, Lettres modernes, 1972, p. 70.

mon texte et un texte romanesque sauf que le premier est entrelardé de citations? — puisque la citation est de toute façon un mythe puisque personne au sens strict n'invente jamais rien » (S,175).

Le semestre « démontre » la citation comme processus d'écriture, dévoile la copie ou l'emprunt comme condition *sine qua non* de la création. Car « écrire », « c'est toujours récrire [...] c'est faire acte de citation³¹ ». L'écriture n'est que répétition. Omer cite *Serge* pour *pouvoir écrire le Semestre*, car « tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte³² ». Par son analyse très détaillée de *Serge d'entre les morts*, Omer est bien conscient « d'être en train de recréer *Serge* sur un autre plan donc de faire dans un sens concurrence à *La Rocque* » (S,34), de compléter « à un autre niveau la création de *La Rocque* » (S,55). Le travail de l'écriture n'a jamais été si bien démontré, travail fait de redites, d'emprunts au langage et au discours. Le livre du *Semestre* est comme celui décrit par Blanchot: « À lire, à écrire, toujours déjà écrit, toujours déjà transi par la lecture, [il] forme condition pour toute possibilité de lecture et d'écriture³³. »

Le semestre est le prolongement de *Serge*, son dépassement, sa récréation, tout comme *le Libraire* est une relecture de *l'Étranger* d'Albert Camus, et *l'Incubation* une relecture de *la Route des Flandres* de Claude Simon. Mais *le Semestre* est le seul de ces trois romans qui exhibe sa genèse au lieu de la masquer: l'entreprise intertextuelle y est dévoilée³⁴. De plus, le texte cité se retrouve dans la diégèse en tant que livre-objet. Bien que dans *l'Incubation*, Bessette « emprunte sans vergogne à *la Route des Flandres* [...] à la fois des façons d'écrire et des éléments thématiques » et que l'incipit du *Libraire* transpose « les premières lignes de *l'Étranger* », le nom de l'auteur « pastiché » « est absent de l'hypotexte³⁵ ». Seul *le Semestre* se fonde sur cette coïncidence entre l'hypotexte et le livre présent dans l'histoire comme performant diégétique.

L'intertextualité avouée du *Semestre* est ainsi liée à l'ouverture du livre de la diégèse. Chez Bessette, le texte cité doit faire partie de l'histoire pour s'avouer comme origine du discours. La citation, qui fait retentir l'apport de l'« autre »

31. Antoine Compagnon, *op. cit.*, p. 34.

32. Julie Kristeva, *Séméiotiké. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, p. 85.

33. Maurice Blanchot, *l'Entretien infini*, p. 621.

34. Janet M. Paterson, « Intertextualité dans *le Semestre* », dans *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Presses universitaires d'Ottawa, 1990.

35. Gilles Marcotte, « Réjean Ducharme, lecteur de Lautréamont », *Études françaises*, XXVI:1, printemps 1990, pp. 94-95.

dans l'écriture du *Semestre*, fait également « émerger la bibliothèque vécue, c'est-à-dire la mémoire des lectures antérieures et des données culturelles³⁶ ». En effet, la lecture de *Serge* par Marin fait surgir, dans le roman, quantité d'œuvres avec lesquelles Marin peut comparer et analyser *Serge*. Car « toute lecture est une lecture comparative, mise en rapport du livre avec d'autres livres³⁷ ». *Serge d'entre les morts* n'est pas le seul livre mentionné : le *Semestre* est parsemé de nombreuses allusions à plusieurs auteurs et œuvres de littératures très variées, formant une véritable bibliothèque universelle. Il se démarque nettement, en cela, du *Libraire* et de *l'Incubation*. Dans le *Libraire* ne sont mentionnés que quelques œuvres et quelques noms d'auteurs. Et l'auteur du livre central dont il est question (*l'Essai sur les mœurs* de Voltaire) n'est désigné que par son patronyme (Arouet) et non par son nom de plume. Il y a donc une véritable occultation de l'auteur dont on n'ose même pas prononcer le nom. Quant à *l'Incubation*, malgré l'abondance des livres de la Bibliothèque, presque aucun titre n'est mentionné dans le texte. *Le semestre* voit l'apparition d'une véritable « bibliothèque du texte lu³⁸ ». Du *Libraire* au *Semestre*, on glisse de la bibliothèque-édifice à la bibliothèque-répertoire, de la bibliothèque-lieu d'entreposage des livres à la bibliothèque-collection de titres. Cette nouvelle bibliothèque, « lieu d'introduction du diachronique (une histoire intertextuelle) dans le synchronique (le texte comme structure)³⁹ », fait ressurgir l'historicité du livre : celui-ci recouvre ainsi une dimension temporelle et prend place dans une histoire de la littérature, et une histoire, il est important de le souligner, partiellement québécoise. Car non seulement le livre que l'on cite et commente est-il québécois, mais plusieurs des titres et auteurs mentionnés dans le roman appartiennent à notre littérature : *Agaguk* d'Yves Thériault, *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, *Angéline de Montbrun* de Laure Conan, etc. *Le semestre* apparaît ainsi comme l'affirmation de l'existence d'une littérature québécoise, la première véritable inscription du Livre québécois dans l'œuvre romanesque de Gérard Bessette.

36. Jean-Marie Goulemot, « De la lecture comme production de sens », dans *Pratiques de la lecture*, sous la direction de Roger Chartier, Paris, Éditions Rivages, 1985, p. 96.

37. *Ibid.*, p. 95.

38. *Ibid.*, p. 97.

39. Philippe Hamon, *op. cit.*, p. 9.



Luis Marsans (1930) : *Bibliothèque XI*— 1985. Tiré de *la Nature morte* de Pierre Skira, Skira, Genève, p. 168.